

a soin de rappeler, donnant une haute idée de la bonne foi protestante.

SUISSE.

— On nous écrit de Lausanne :

Lés violences que notre gouvernement se permet d'exercer contre une confession chrétienne, dans la personne de ses ministres, montrent les redoutables progrès qu'a fait le radicalisme depuis son triomphe du mois de février dernier. Il est encore quelques simples qui se demandent comment, dans la Suisse protestante, un gouvernement ose se porter à un pareil attentat : et pour l'oser, quel est son appui ? Jusqu'au s'étendaient les ramifications d'un complot qui a pour objet la destruction complète de la confession protestante, en tant qu'elle conserve encore quelques éléments chrétiens ? Après avoir échoué dans leur projet de garrotter et d'éteindre enfin le christianisme catholique, ces rationalistes pratiques se ruent sur les chrétiens de la confession protestante. De même qu'ils désignent tous les catholiques sincères et fidèles sous le nom de jésuites, ils qualifient tous les protestants croyants de mômiers, de piétistes, de Hornhœules, et sous ces divers sobriquets ils leur font une guerre acharnée. L'intérieur du domicile des citoyens n'est plus respecté ; la plus vile populace est amenée contre des réunions purement religieuses, et lorsque de tels excès, conduits, comme cela a eu lieu dernièrement, pour un membre du Gouvernement, ont été exercés sous les yeux de l'autorité, celle-ci intervient, le lendemain, pour défendre tous actes de piété domestique, sous peine d'être interrompu et réprimé par la force, non point de la police, dont il n'est pas question dans l'arrêt du Conseil-d'Etat, mais, comme il est bien entendu, par cette même populace dont les violences se trouvent ainsi pleinement autorisées. Nul ne peut prévoir où pourra s'arrêter ce système de persécution et scandaleusement organisé.

SUÈDE.

— Voici maintenant une pièce curieuse relative à l'histoire de la liberté de la presse. Elle est tirée d'une longue notice sur la ville de Sæderköping (Suède), insérée dans l'*Aftonblad* du 1^{er} novembre dernier. « A Sæderköping, y est-il dit, se trouvait la première imprimerie suédoise. L'évêque Brach, homme qui cachait dans son âme toute la richesse d'un monde qui courait à sa dissolution, homme dont le souvenir a été méconnu par l'histoire de Suède, Brach avait établi pour l'avantage de l'imprimerie une imprimerie à Sæderköping. Mais de cette imprimerie étaient sortis quelques livres qui ne convenaient pas au roi Gustave (ce roi qui, suivant le catholicisme luthérien entre les mains de tous les enfants, en Suède, infrolduisit à la place des *ténèbres papistiques* la confession évangélique pure, qui chez nous conserve sa clarté et fait notre bonheur, tandis qu'un si grand nombre de pays sont encore couverts de ténèbres et gémisent sous l'intolérance). Sa Majesté fit à sa manière, usage de son droit de confiscation ; elle envoya un détachement de soldats et fit cesser les presses, détruire l'imprimerie et chasser de la ville l'imprimeur Olof Ulric Presbyter, avec ses ouvriers, ajoutant à ces traitements la menace de les faire prendre aux portes de l'imprimerie s'ils osaient revenir dans la ville. »

Il ne faut vraiment pas s'étonner de ce tableau sombre que Geijer, dans son *Histoire de Suède* (trad. éd. Paron-Desharres pag. 179), trace de l'état des sciences et de la civilisation en Suède, vers la fin du 16^e siècle. Les anciens établissements d'enseignement étaient liés trop étroitement à l'Eglise catholique pour ne pas être entraînés dans sa chute ; de nombreux témoignages attestent la générosité de certains *prêtres réformés* qui épousaient leurs cuisiniers, pour légitimer les enfants qu'ils en avaient eus ; c'est ainsi qu'ils comprenaient la Réforme ne faire un seul pas pendant un siècle entier ? Mais voici une question plus grave.

Le correspondant de l'*Aftonblad*, dans sa notice sur Sæderköping, se demande : si, avant la réformation (1545), la Suède n'aurait pas été plus peuplée, plus riche et plus puissante qu'en 1545. Voici sa réponse : « Cette question est très difficile, sinon impossible à résoudre. Bien des raisons parlent pour l'affirmative. Des villes plus grandes, des traces de culture, au milieu des forêts les plus profondes, un très grand nombre d'édifices si imposants, qu'aujourd'hui les efforts de la nation tout entière ne pourraient guère produire quelque chose de semblable ; des richesses immenses chez les grands, un luxe en comparaison duquel la profusion tant décrite aujourd'hui n'est que pauvreté toute pure, etc. Mais si j'écoute la voix qui, dans mon intérieur, parle pour le progrès continué de l'humanité, je répondrai non. » Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que si Sæderköping devait trancher la question, elle ne saurait être douteuse, car, ajoute l'auteur, « si l'on compte ensemble les églises, chapelles et couvents de 1445 on trouve un nombre de seize grands bâtiments élevés pour les besoins spirituels de cette ville ; et, comparaison faite avec Stockholm, en 1545, Sæderköping aurait été, il y a quatre siècles, une ville presque aussi grande et aussi peuplée que Stockholm dans le moment présent. Il en est de même de Wisby et de bien d'autres villes célèbres alors, qui ne sont plus aujourd'hui que les hameaux bien pauvres. »

L'histoire de la réformation en Suède fournirait, vous le voyez, bien des matières à la plume d'un Cobbett.

ÉTATS-UNIS

Correspondance particulière de l'Univers

New-York, 30 novembre 1845.

Vous serez heureux d'annoncer à vos lecteurs et à la France la prochaine arrivée de Mgr. Hugues, évêque de New-York. Je vous ai déjà entretenu plusieurs fois de ce prélat, l'honneur de l'apostolat dans le Nouvel-Monde,

et le champion le plus intrépide de notre religion contre les efforts des sectes protestantes. Vous rappeliez récemment que, dans les six dernières années, 54 nouvelles églises catholiques ont été érigées en Angleterre, et vous trouviez dans ce fait la preuve des progrès de la vraie foi dans cette contrée. New-York n'est que l'un des vingt-et-un diocèses des Etats-Unis, et dans la même période de six années, 58 églises y ont été livrées au culte. Le nombre des prêtres a augmenté à New-York dans la même proportion que les églises, et ils sont presque tous du séminaire diocésain, fondé en 1839, — A cette époque, le diocèse ne comptait que 40 ecclésiastiques. Il en possède actuellement 119.

Quels talents, quelle activité a-t-il fallu à un évêque pour obtenir ces magnifiques résultats ! Mais ce qui est plus beau encore, c'est d'avoir resserré les liens de l'Eglise américaine avec Rome, avec l'Eglise universelle. Il y a, aux Etats-Unis comme partout, des partisans d'une Eglise catholique nationale, comme si ces deux mots, catholique et nationale, ne juraient pas d'être accolés ensemble. Mgr. Hugues a eu fort à faire pour réprimer ces velléités d'émancipation, et surtout pour abolir le système protestant des *Trustees* ou marguilliers. Ces administrateurs des églises prétendaient se rendre indépendants de leurs évêques, se nommer eux-mêmes leurs curés et ne rendre aucun compte de leur gestion à l'autorité ecclésiastique. — Sans la vigilance de Mgr. Hugues, le presbytérianisme de Calvin aurait infecté les catholiques d'Amérique de ses erreurs, si séduisantes pour des esprits républicains.

Mgr. Hugues, comme champion de la liberté d'enseignement, trouvera un accueil de frères parmi nos vénérables prélats de France. Mais, plus heureux qu'eux, il a triomphé dans son diocèse, et les fils de ses ouailles ne sont plus entre les mains de maîtres hostiles à leur foi. La constitution de l'Etat de New-York veut que tous les citoyens contribuent pour le soutien d'écoles gratuites nationales. — Or, l'esprit de ces écoles est naturellement protestant. — Les contribuables catholiques pouvaient bien ne pas y envoyer leurs enfants, mais n'en étaient pas moins soumis à l'impôt scolaire. Mgr. Hugues a demandé qu'une quotité de l'impôt proportionnelle au nombre des catholiques fût consacrée au soutien d'écoles catholiques, pour éviter le danger des écoles mixtes ; et son bon droit a été enfin admis après les débats parlementaires les plus animés.

Mais les écoles catholiques de New-York sont tenues par des laïques : Mgr. Hugues se rend en France, pour tâcher d'obtenir des Frères de la Doctrine chrétienne, auxquels il confierait la direction de l'éducation de la jeunesse. Déjà une maison de noviciat de Frères existe à Baltimore ; mais les sujets sont loin de suffire aux demandes.

Mgr. Hugues a doté son diocèse d'asiles pour les orphelins des deux sexes, tenus par des religieuses ; souvent florissant du Sacré-Cœur, où les jeunes personnes des meilleures familles sont élevés ; d'un collège catholique pour les hautes études ; d'un grand séminaire pour le recrutement de son clergé. — Mais il vont s'occuper des classes pauvres, et le sort de ses orphelins, au sortir de leurs asiles, le préoccupe particulièrement. Il vient d'acheter, près de New-York, un vaste terrain où il construira une ferme modèle. Les orphelins adolescents y seront conduits, et y apprendront la pratique du métier qu'ils préféreront. — Les jeunes catholiques éviteront ainsi les dangers que court leur foi lorsqu'ils sont mis en apprentissage chez des maîtres protestants. — Mgr. Hugues désire mettre des Frères à la tête de sa colonie religieuse.

Enfin, sur le même terrain, l'inépuisable évêque bâtit un hôpital pour les catholiques, et il voudrait le mettre entre les mains des Sœurs de la Charité, qu'il vient demander à la France.

De la Chine on de l'Amérique des îles Cambier ou des côtes de Guinée, c'est toujours en France que se rend d'abord le prêtre en quête de secours pour sa mission délaissée. La France, toujours inépuisable, prodigue pour ses frères lointains l'argent de l'aumône, le dévouement du sacerdoce et des filles de saint Vincent de Paul. — Sa main ne restera pas vide pour Mgr. l'évêque de New-York.

Univers.

Histoire du sacrilège. — Tel est le titre d'un livre écrit en anglais, et dont on annonce une nouvelle édition. Le but de l'auteur mérite d'être médité. Henri Spelman, qui vivait dans le dix-septième siècle, devint possesseur de propriétés qui autrefois avaient appartenu à des abbayes. La possession de ces propriétés devint pour lui une source de contradictions ; il lui sembla qu'il y avait une fatalité attachée à la possession de ces biens, et lorsqu'il vint à en être dépourvu par ordre de la chancellerie d'Angleterre, il s'en réjouit comme d'un heureux événement. Ces faits le portèrent à examiner si la possession des biens de l'Eglise n'était pas de la part des laïques un acte de sacrilège, et si les menaces faites contre ceux qui se rendraient coupables de cet acte de sacrilège ne produisaient pas leur effet sur ceux qui étaient injustement détenteurs de ces biens.

Ces considérations le portèrent à étudier l'état des grandes familles de l'aristocratie anglaise, qui avaient été enrichies par Henri VIII et ses successeurs des biens enlevés à l'Eglise, et il recueillit une multitude de faits prouvant que ces possessions sacrilèges avaient été pour toutes ces familles une source de maux tels que morts violentes et prématurées, appauvrissement, extinction de familles, en sorte que ces biens avaient, dans un petit nombre d'années, passé dans un grand nombre de mains, portant la malédiction dans toutes les familles où elles entraient, comme l'Arche d'Alliance, lorsqu'elle fut prise par les Philistins.

La nouvelle édition de cet ouvrage, qui était devenu fort rare, contenait